

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lucien MARSAUX

Sur la ponctuation

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 274-286

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Sur la ponctuation

Pour un homme qui, jadis, a cru que la littérature pouvait tenir lieu de presque tout et qui l'aime encore, lire, dans un journal, des vers sans ponctuation a été une cause de joie, dont l'une des composantes était sans doute de voir une chose nouvelle là, et une autre de constater que l'on continuait à s'efforcer de répandre à pleines mains et à portée de tout homme du peuple, sachant lire, des trésors de l'intelligence.

Plus tard vinrent des réflexions sur le vers sans ponctuation. Était-il l'instrument parfait de la poésie pure ? Ou bien fallait-il voir une action passagère ou une réaction contre un académisme menaçant que n'avait certes pas voulu Aristophane de Byzance, lorsque, deux siècles avant l'ère chrétienne, il avait inventé la ponctuation ?

Je crains fort d'arriver aux termes de ces notes sans avoir résolu cette question.

Mais je ne voudrais pas la résoudre. Les questions de ce genre ont intérêt à rester ouvertes le plus longtemps possible.

Quelles que soient les conclusions auxquelles je puis arriver, il me paraît que la réforme d'Aristophane de Byzance ne s'étendit pas jusqu'aux langues nouvelles issues d'un mariage latin et barbare, la plupart des manuscrits français d'avant le moyen âge ne portent trace de ponctuation, et pendant tout le moyen âge, s'il est possible de distinguer une sorte d'usage, il ne fut pas constant, m'a dit un linguiste. On sait qu'au XVI^e et au XVII^e siècle, les phrases ne furent pas ponctuées de la manière qui avait prévalu jusqu'avant Rimbaud,

Avec Rimbaud, tout paraît changer, ou avec les éditeurs de Rimbaud. Les *Illuminations* contiennent un poème qui n'a qu'un signe d'exclamation pour indiquer les chutes et les repos de la pensée.

O pour ces ouvriers charmants
sujets d'un roi de Babylone
Vénus ! laisse un peu les amants
dont l'âme est en couronne

Mais, transcrivant, dans une version, peu différente, ce poème dans une *Saison en enfer*, son auteur (ou est-ce le fait des éditeurs ?) le munit de tous les signes de ponctuation que l'usage paraît commander. On peut lire au-dessus du poème transcrit après un autre, ceci :

«... Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. »

Et naturellement l'idée vous vient que l'on peut supprimer la ponctuation quand on note l'inexprimable, idée combattue aussitôt par celle-ci : on ne noircit pas entièrement une toile pour peindre un paysage nocturne.

Mallarmé a donné plusieurs sonnets sans ponctuation. *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, qu'il appelle lui-même une tentative participant « avec imprévu de poursuites particulières et chères à notre temps, le vers libre et le poème en prose », n'a pas non plus de ponctuation. Mallarmé écrivait non pour décrire l'ordre du monde mais celui de ses sentiments et de ses sensations : selon que le jugement et la volonté dominassent ou non dans son âme, on peut penser, qu'il recourut ou non à la ponctuation, laquelle a pour mission de distinguer « par des signes reçus les phrases entre elles, les sens partiels qui constituent ces phrases et les différents degrés de subordination qui conviennent à chacun de ces sens¹ ». Mais une telle interprétation est peut-être hasardeuse, ou, du moins, peut-être n'explique-t-elle pas tout.

Thibaudet a d'ailleurs prétendu suivre Mallarmé, ou l'a suivi à juste titre, dans une justification logique de l'abandon de la ponctuation. « Le vers sans ponctuation, écrivait-il dans la *Poésie de Stéphane Mallarmé* (il ne fit d'ailleurs cet essai que dans de rares sonnets) conclut simplement une théorie du *Petit Traité* banvillesque. En poésie, selon Banville, la phrase n'existe pas, mais seulement le vers en tant que terminé par la rime. De là la liberté absolue de l'enjambement, l'absurdité de la règle classique qui le condamnait et qui imposait au vers la forme dont il n'avait que faire, d'une proposition logique. La ponctuation, pense de même et plus loin Mallarmé, appartient à l'ordre logique, non à l'ordre poétique. Elle disparue, rayonnera plus intacte, la seule et

¹ Littré.

pure ponctuation propre au vers : les blancs de la page. Les vers se passent de ponctuation « par le privilège d'offrir, sans cet artifice de typographie, le repos vocal qui mesure l'élan ». Peut-être encore, goût de visuel qui donne au repos des yeux la place et la fonction qu'occupent dans la typographie ordinaire les repos indiqués pour la voix... »

Ne peut-on répondre, d'abord, ceci : fallait-il dire que la ponctuation appartient à l'ordre logique ? La ponctuation marque un rapport logique, mais elle-même, peut-on l'appeler logique autrement qu'au figuré ? Elle appartient à un ordre raisonnable. Tout ce qui contribue à reproduire un texte, fût-ce de la poésie la plus pure, appartient à ce même ordre, mais peut-être dans les textes, élaborés, si cela se peut, en dehors du contrôle de la raison, est-il raisonnable de supprimer toute ponctuation puisque aussi bien aucun rapport ne peut être distingué et que l'on ne voit pas ce qui pourrait être subordonné à ce qui précède ou à ce qui suit. Mais de tels textes ne seront pas nécessairement des textes poétiques et toute la poésie appelée pure ne rentre pas dans cette catégorie.

N'est-ce pas l'effet d'une erreur fréquente aujourd'hui que de confondre l'ordre de la poésie avec l'ordre de l'expression de la poésie ? Et de méconnaître que l'effort du poète est toujours un effort intellectuel, que l'art d'écrire est un *habitus*, un savoir-faire ? Quand M. André Gide écrit que « l'effort, chez Scève, reste (comme trop souvent chez Gérard de Nerval) intellectuel et, par là même échappe à ce qui constitue l'essence de la poésie », et quand, citant lui-même Dante qui parle de l'Amour qui dans son esprit le raisonne, il ajoute que cette phrase, s'adressant à l'esprit, l'invite à protester, veut-il nous persuader que l'intelligence est contre la poésie, que l'esprit n'a pas de mouvements spontanés, et que la plus haute poésie et la plus pure n'est pas celle où l'intelligence éclaire les mouvements du cœur, de la volonté et de l'esprit ? Mais l'homme est corps et *âme raisonnable* : l'être humain est un, c'est le tout qui est vivant et raisonnable ; qui entraîne le cœur entraîne aussi l'esprit. Descartes, dans son traité sur les passions de l'âme n'a pas rêvé. Loin que le fait d'être intellectuel déprécie Maurice Scève, il le fait monter aux premières places, à

côté de Villon et de Shakespeare. Faudra-t-il que *Delie* soit traduite en allemand et en italien pour que l'on s'en rende enfin compte ? Pour éclairer le débat, ce que Scève dit *Delie* CCCCXXX IV « la mémoire repasse sans se décevoir — je me permets de résumer des vers admirables — et goûte mieux la vertu et la grâce de celle qui est aimée, la raison s'étant interposée, comme une clarté sur l'objet. Les sentiments enivrés de joie éprouvent que leur bien est délivré de leur mal. » Un éclat sur l'objet ? Telle, la lumière de l'intelligence. Et si cette lumière atténuée notre plaisir, c'est que notre cœur n'a pas aimé l'objet lui-même, mais autre chose qui le flattait. Que l'on ne se fasse pas d'illusion : la poésie, par essence, sera toujours assez obscure, l'on peut en croire S. Thomas, à cause de son incapacité d'être absolument véridique. Le récit d'une nuit de guerre, la peinture d'un sentiment, la représentation des images d'un instant de rêverie seront toujours au-dessous de la réalité, nécessairement, et toujours, insuffisamment clairs, et seront d'autant moins clairs qu'ils embrasseront plus de réalité et plus de beauté : de sorte que plus le poète est puissant et plus il faut souhaiter qu'il soit raisonnable.

Il s'ensuit que la grande poésie ne réclame pas nécessairement l'abandon de la ponctuation. Bien plus, comme la dignité de notre nature humaine réside dans notre volonté, on ne peut imaginer chose noble et belle où le triomphe de la volonté humaine ne s'inscrive, et partant, dans la représentation de cette chose noble, on ne saurait redouter que l'indication des rapports des sentiments avec l'esprit ou de tous autres rapports puisse nuire à la joie de connaître. Loin que la ponctuation signifie une rupture de cette joie, l'absence de ponctuation causerait au contraire un arrêt dans ce mouvement de bonheur parce que l'esprit serait obligé de suppléer aux indications qui manquent et qui, présentes, eussent passé inaperçues sous ses yeux. Voici un dizain de Maurice de Scève :

Ay je peu veoir le vermeil de la honte
 Ardoir la face a votre honnesteté ?
 Et croire encor, que la pitié luy monte
 Sur le plus cler de sa grand'chasteté ?
 Meilleur, ô Cœur, m'est d'avoir chaste esté
 En si pudique, et hault contentement :
 Et abhorrer, pour vil contemnement
 Le bien, qu'Amour (Amour lascif) conseille.
 Car je jouys du saint advenement
 De ce grand Pape abouchant à Marseille.

Il y a un rapport entre le fait d'avoir été chaste et la joie de voir, en grande pompe, le pape Clément VII arrivant à Marseille, le 15 octobre 1533, pour le mariage du dauphin Henri avec Catherine de Médicis, car c'est de ce pape qu'il s'agit, et la connaissance de ce rapport ne satisfait pas que l'esprit. Il s'est écoulé du temps entre l'acceptation d'un malheur apparent et la grande joie pure, qu'entre parenthèse peu de poètes ont jamais décrites, d'une solennité religieuse ou d'un événement dans l'église ; il y eut divers mouvements dans l'âme du poète ; il y eut, couronnant tout, une exultation. Représenter tout cela sans ponctuation n'eût-ce pas été en diminuer l'éclat ? La ponctuation ajoute à la lumière projetée sur l'objet par le vers et le mot, comme un feu de rampe s'ajoute à la lumière d'un lustre et d'appliques.

Je ne voudrais contrister personne en ces temps de deuil, ni un grand poète, ni ses amis, ni le moindre de ses lecteurs, mais je dois dire qu'ayant lu *Les lilas et les roses*, de M. Aragon, dans la version donnée en 1940 par le *Figaro*, puis dans la version donnée par le recueil de vers *Crève-Cœur*, j'ai regretté la ponctuation que j'avais trouvée dans les colonnes du journal. Autres étaient aussi les temps dans lesquels je lus ces vers et dans lesquels je les relus. Me trompai-je ? Mais mon esprit est plus à l'aise, plus libre de ses mouvements, plus libre de s'enfoncer dans une forêt de myrtes poétiques, lorsque, par exemple il lit, muni des signes de ponctuation, cette strophe :

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt,
A Sainte-Marthe. Un général. De noirs ramages.
Une villa normande au bord de la forêt.
Tout se tait. L'ennemi dans l'ombre se repose.

L'on nous a dit ce soir que Paris s'est rendu.
Je n'oublierai jamais les lilas et les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus.
Bouquets du premier jour, lilas, lilas des Flandres,
Douceur de l'ombre dont la mort cerne les joues,
Et vous, roses de la retraite, roses tendres
Reflets d'un incendie au loin, roses d'Anjou.

La ponctuation se justifie ici assez, sans qu'il soit besoin de beaucoup raisonner. Il est bien manifeste que

l'esprit du poète, à Ste-Marthe, a été très actif et qu'il a distingué maints détails, que plus tard, la mémoire remit devant ses yeux. C'était un point d'arrêt. On se trouvait au lieu appelé Ste-Marthe, du nom de celle qui personnifie la vie active, selon la tradition et l'Evangile, celle qui veille à ce que, pour l'amour de Jésus, tout soit bien en ordre. Il y avait là un général. Les feuillages semblaient noirs. L'on apercevait une villa normande au bord de la forêt. L'ennemi était fatigué. On leur a dit que Paris s'était rendu. Tout de suite après cela, dans l'esprit reparaît le souvenir des lilas et des roses des Flandres, et des amours perdus, puis des bouquets de l'entrée en Belgique et c'étaient des fleurs vivantes, puis ceux de la traite et c'étaient les reflets au loin d'un incendie.

A ce propos ne peut-on citer ce qu'écrivait Mallarmé au sujet du vers libre ?

« ... Une haute liberté d'acquise, la plus neuve : je ne vois, et ce reste mon intense opinion, effacement de rien qui ait été beau dans le passé, je demeure convaincu que dans les occasions amples on obéira toujours à la tradition solennelle, dont la prépondérance relève du génie classique : seulement, quand n'y aura pas lieu, à cause d'une sentimentale bouffée ou pour un récit, de déranger les échos vénérables on regardera à le faire. Toute âme est une mélodie, qu'il s'agit de renouer ; et pour cela, sont la flûte ou la viole de chacun. »

Dans les occasions amples... Mais encore, le poète est libre. S'il juge bon de supprimer toute ponctuation, alors qu'il montre à toute âme vivante, savante en l'art d'écouter ou de dire des vers que son inspiration est haute, qui aurait le droit de le critiquer ? Tout au plus, aligner quelques raisons, ou encore remarquer que dans *la Tapisserie de la Grande peur*, l'absence de la ponctuation, ajoute à la peinture quelque chose de son élément essentiel ou que la bouffée d'étrange et délirant amour qui gonfle *Santa Espina* se manifeste mieux sans doute si aucun signe autre que le blanc à la fin des vers n'arrête l'esprit :

Je me souviens d'un air qu'on ne pouvait entendre
Sans que le cœur battît et le sang fût en feu
Sans que le feu ne prît comme un cœur sous la cendre
Et l'on savait enfin pourquoi le ciel est bleu

Je me souviens d'un air pareil à l'air du large
D'un air pareil au cri des oiseaux migrateurs
Un air dont le sanglot semble porter en marge
La revanche du sel des mers sur leurs dompteurs

Je me souviens d'un air que l'on sifflait dans l'ombre
Dans les temps sans soleil ni chevaliers errants
Quand l'enfance pleurait et dans les catacombes
Rêvait un peuple pur à la mort de tyrans

Il portait dans son nom les épines sacrées
Que font au front d'un dieu ses larmes de couleur
Et ce sang dans la chair comme une barque ancrée
Ravivait sa blessure et rouvrait sa douleur.....

Qu'est-ce à dire ? Que le vers sans ponctuation a déjà pour lui un usage très antique et très moderne, et que pour justifier son existence, il peut invoquer plus que des raisons logiques ? Il le semble. Mais il semble aussi que les raisons logiques invoquées naguère par M. Thibaudet, allant vraisemblablement au-delà de la pensée de Mallarmé soient contestables. Si la fin du vers signifie un repos, comment interdire ailleurs des repos secondaires, ou un renforcement de ce repos de fin de vers ? Si le vers constitue un instrument admirable, la ponctuation ne peut-elle contribuer à augmenter sa précision ou ses possibilités ? Le vers sans ponctuation est le vers primitif, faut-il y revenir absolument sous prétexte que peut-être on mesura des ressources de la ponctuation ? Au nom du clavecin, bannir le piano ? Même la poésie pure s'écrit avec des mots. Je ne veux pas dire signes pour signes, admettre les mots n'est pas plus qu'admettre les points et les virgules. Il y a une autre vie dans les mots que la ponctuation. Je veux dire que notre raison, quoiqu'on fasse, et ce n'est pas un malheur, a part à l'écriture et à la lecture des vers, et toute littérature digne de ce nom, qu'il s'agisse du Hugo des derniers temps, de la poésie symboliste ou de la poésie surréaliste, d'une littérature aussi abandonnée qu'elle puisse paraître à des forces obscures est encore éclairée, comme par un soleil couchant ou par un soleil levant, par la raison, et aussi par l'amour, (chez Hugo, par exemple, par l'amour de la France). Il n'y a pas d'art sans raison, et le plus déliquescent des arts est encore — mettons pour celui qui se sent perdu et qui y recourt comme l'on recourt à des liqueurs fortes — une planche de salut, parce qu'elle le maintient à la surface des flots, l'empêche de sombrer vraiment, le porte,

l'entraîne, le mettant en présence de grands mots indestructibles, inusés et inusables quoique l'on pense, signes de choses saintes ou belles, ou salutaires, capables de faire flamber à nouveau une orthodoxie endormie ou d'allumer un feu clair. Jusque dans la poésie surréaliste de stricte observance au prétendu hasard, il y a des maximes, des slogans qui ont l'éclat et peut-être la vertu d'un sel purificateur.

Et justement, si la ponctuation a été inventée par une raison, le rejet de la ponctuation peut avoir été dicté par une raison aussi. Ce n'est peut-être pas rejeter le magistère de la raison que de rejeter dans certains cas la ponctuation, non parce que le vers se suffirait à lui-même, mais parce que ce qui justifie l'emploi de points, de virgules et d'autres signes ne se rencontre pas là, c'est-à-dire parce qu'il n'y a pas lieu de marquer d'autres arrêts que ceux que notre faiblesse humaine réclame (et que l'espace blanc, à la fin des vers, ménage et indique), car il n'y a pas de *sens partiels à distinguer, pas de degrés à marquer entre ces sens*, par exemple, quand tout ce qui est énoncé est également bon, également doux, également obscur, également incompréhensible, ou se présente en même temps, très vite, si vite que l'esprit, sous peine de perdre une chose essentielle, se sent tenu de tout accueillir, en vrac... Voici un poème consacré à une sainte parmi les autres :

Sainte Agnès

Thérèse est un feu ardent
Sa sœur est entrée dedans
Colette regarde Dieu
Jeannette a fait de son mieux
Cécile enseigne la musique
Germaine garde sa bique
Barbe adroitement de sa tour
Tire un long reptile sourd
Claire et Chantal à la fois
Chérissent Jésus et François
Catherine (sa roue est cassée)
Coiffe d'un bonnet de papier
La Couture et la Nouveauté
Agathe est pour la Sicile, et Macre
Au Tardenois se consacre
A leurs mains onze mille cierges
S'avancent les onze mille vierges
Mais Agnès a ce privilège
la neige
Agnès a reçu ce cadeau
L'Agneau

Ce poème de M. Claudel n'est muni que d'un seul signe de ponctuation, une virgule. Mais *Correspondances*, (d'après Emily Dickinson) est absolument impondé. Après l'avoir lu, l'on comprend pourquoi.

C'est la soif qui a produit l'eau
La mer convoqué ses rivages
Vois le ciel crépiter là-haut
De mille systèmes sauvages
Mon âme pour qu'on la voie
Vos deux yeux étaient nécessaires
Votre âme pour que j'y sois
Mon absence était nécessaire
Le vase a appelé l'eau
Et la neige le corbeau

Mais voilà déjà qu'un doute me vient. Peut-on vraiment supprimer toute ponctuation ? Peut-on dire : « Depuis le temps d'Aristophane de Byzance, l'on a laissé s'instaurer et s'établir un usage aussi rigoureux que celui des corselets de fer pour les corps humains : d'une nécessité raisonnable l'on a fait une tyrannie déraisonnable ; l'on a pris l'habitude de mettre trop de signes de ponctuation, et loin de faciliter la compréhension des poèmes, ces signes, accaparant une attention qui n'eût dû aller qu'au sens et à la musique des vers, ont nui à l'intelligence des textes. Il a fallu restreindre le règne de ces signes, le faire cesser pour un temps, pour la fin de ce temps-ci, quittes à adopter ensuite un usage très modéré des signes de ponctuation dans les textes poétiques. »

Guillaume Apollinaire qui, le premier, étendit le nouvel usage à toute sa production poétique serait alors l'anti-Aristophane, comme Mallarmé aurait été l'anti-Malherbe de notre temps.

Que Guillaume Apollinaire ait eu la vocation du moderne, comment le nier ? Que son autorité soit grande chez les poètes, qui peut le discuter ? Que son instrument poétique rende un son juste, il n'est que de le lire pour s'en assurer et s'assurer en même temps que l'on ne peut rien ajouter aux versions de ses vers qu'il a établies. Le héros mort des suites d'une blessure reçue au front pendant la grande guerre a bien le droit d'attendre de la postérité que son œuvre reste aussi vierge de signes de ponctuation que s'il eût écrit avant la naissance d'Aristophane

de Byzance. Plus triste en paraîtra peut-être la
Tristesse d'une étoile :

Une belle Minerve est l'enfant de ma tête
Une étoile de sang me couronne à jamais
La raison est au fond et le ciel est au faite
Du chef où dès longtemps Déesse tu t'armais
C'est pourquoi de mes maux ce n'était pas le pire
Ce trou presque mortel et qui s'est étoilé
Mais le secret malheur qui nourrit mon délire
Est bien plus grand qu'aucune âme ait jamais celé
Et je porte avec moi cette ardente souffrance
Comme le ver luisant tient son corps enflammé
Comme au cœur du soldat il palpite la France
Et comme au cœur du lys le pollen parfumé

Plus triste, cette douleur et plus moderne aussi, car il y a dans la vie moderne¹ et dans la vie des hommes des grandes villes quelque chose de très particulier, un afflux prodigieux d'images fugitives et diverses, de présences qui ne semblaient pas devoir se rencontrer sous les mêmes cieus, exotiques ou rurales sur les trottoirs goudronnés, toutes les joies et tous les dangers du voyage au sein même du travail et des emplettes ménagères, l'exposition constante à tous les risques pour les cœurs et pour les âmes du voyage, risques contre lesquels des prières sans cesse sont dites, « ... pour les voyageurs... », fermentation favorisée sans cesse de mille tentations, et aussi, multiplication des secours de toutes sortes et des avis de toutes sortes, et ce serait une grande ingratitude et une grande injustice que de ne voir dans la presse que ce qui assiege l'âme et la trouble, il y a en elle un bien qui surpasse de loin le mal.

Alors, pour l'âme trop fière ou incapable d'accepter de suspendre son fardeau aux bras de la croix, pour l'âme visitée par des peines immenses, pour l'âme perdue avec le corps dans des dédales de pierre et de bois, il semble qu'il existe un refuge dans un chant nouveau, comme fut ce poème de *Zone* :

A la fin tu es las de monde ancien
Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin
Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine
Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion

¹ C'est d'un temps très lointain déjà que je parle. Ce que j'écris ne vaut guère pour le présent.

Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation
Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans les églises et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent
tout haut.....

Il ne s'agit pas là d'une poésie où l'esprit s'abandonne comme un cheval lancé au galop, il n'y a là rien de ce qui rendrait Hugo si redoutable si le poison de ses derniers vers ne contenait l'antidote dont j'ai parlé plus haut, rien de ce qui put plaire un jour à Barrès et dont il se défit plus tard. C'est plus qu'un pur chant, c'est une syndérèse, l'âme souffrante aspire à être délivrée de ses maux, même si elle les chante, ce n'est pas un dangereux repos, ce repos que je crois être plus que repos, être passagère et dangereuse abdication. « A de certains moments écrivait Barrès, en 1913, j'ai besoin de lire le vieil Hugo, les vagues indéfinies de ses poèmes obscures, j'ai besoin de me livrer aux vagues qui viennent du large, d'échapper au contrôle de mes facultés claires... »

Ce contrôle, les modernes le réclameront, (et plus que jamais il faut le réclamer), même les surréalistes le réclamaient, quand ils s'avisèrent de fixer leur attention, selon l'expression de l'un d'entre eux, André Breton, dans un de ses manifestes, *sur des phrases plus ou moins partielles qui, en pleine solitude, à l'approche du sommeil, deviennent perceptibles à l'esprit sans qu'il soit possible de leur découvrir une détermination préalable.*

Le monologue de l'esprit qu'ils voulurent enregistrer, grâce à un automatisme psychique réel ou imaginaire, complet ou partiel, ils entendirent le soumettre ensuite au contrôle de la raison... Qu'ils usèrent du vers sans ponctuation pour noter ce qui était censé être dicté par un automatisme, cela n'a rien que de très raisonnable : en effet, là où l'esprit n'est pas invité à intervenir, il n'y a pas lieu de mettre des signes de ponctuation. Quelques-uns parmi mes amis souhaiteraient peut-être que je ne parlasse pas d'eux, mais sans les approuver aujourd'hui plus que je ne le fis en 1920 à la Salle Gavault, où voulant mystifier leurs auditeurs ils furent mystifiés à leur tour par ces auditeurs, — (comment se pourrait-il que

j'approuvasse étant dans le corps de l'Eglise ce que je ne pouvais approuver ne m'y trouvant pas ?) sans les approuver donc et en regrettant même très amèrement que contre leur dialectique et leurs parades une autre dialectique et d'autres parades, alors, et là, ne se soient opposées (pour des motifs qu'il ne convient pas d'exposer), tout en regrettant cela et en particulier que l'on ait fait plus de cas de la Raison dans certains clans adverses, cette raison qui, pourtant peut nous aider non seulement à démasquer des impostures mais aussi à découvrir les linéaments de la vérité, je dois dire que la beauté réelle, — convulsive ou non — de plusieurs de leurs écrits, et que maints autres faits m'ont donné à penser que les adeptes du mouvement Dada et ceux du surréalisme n'étaient pas sans avoir entendu des injonctions supérieures. Ils méconnaissent, apparemment, et sans sincérité ni vérité peut-être, au ciel et sur la terre, de saintes réalités, ils semblaient vouloir raturer tous les chefs-d'œuvre des siècles (mais presque tous firent pénitence depuis), mais on peut penser que leurs premiers écrits, — parodiques — furent la contrefaçon d'un académisme dont la faveur ou la tiédeur ne témoignaient pas en faveur d'un cœur très pur, et — sérieux et parfaits en tant que poèmes, — ne décelaient qu'une présence unique, qu'une seule essence, qu'un sel unique concentré en eux et que l'on eût pu découvrir épars, à faible dose, dans la poésie des siècles précédents. Les surréalistes, dans leurs recherches les plus pures, ne travaillaient-ils pas, en apparence avec la seule imagination, en réalité avec tout leur être, à venger la réalité amputée dans la représentation que beaucoup en donnaient de tout ce que la raison humaine ne pouvait contrôler ou n'avait pas encore contrôlé, à la venger sans cesser pourtant de la méconnaître à leur tour, au début, dans ce qu'elle avait de plus haut, mais attaquant des dragons, et n'étant pas armés, du moins à ce que l'on peut déduire de leurs propos, des armes d'un saint Georges, accablés comme nous tous par le poids, méconnu lui aussi, que faisaient à l'Europe les immenses hécatombes de la Grande guerre, voyant le mal et fermant les yeux à tout le bien que l'Eglise préserve au milieu du monde, que pouvaient-ils faire ?

Et pourtant, quand l'un d'entre eux, André Breton, écrivait : « ... Sous couleur de civilisation, sous prétexte de progrès, on est parvenu à bannir de l'esprit tout ce qui se peut taxer à tort ou à raison de superstition, de chimère ; à proscrire tout mode de recherche de la vérité qui n'est pas conforme à l'usage... » n'auraient-ils pas pu se rapprocher de Barrès, lui qui, dans ses *Cahiers* écrivait que « la grande affaire de ce temps c'est de se libérer de l'esprit de l'Encyclopédie qui ne voit de source de vérité que dans la raison claire, qui proclame déraisonnable tout ce qu'on trouve d'irrationnel dans le monde. »

Mais Barrès, pouvait dire : « ... nous avons prétendu tirer tout au clair et nous avons pris conscience des royaumes augustes du clair-obscur et de l'ombre où siègent la vénération, et c'était pour découvrir à la fin, la nécessité, la force féconde de la tradition... » Mais eux, sans parler de ce que doit être oublié aujourd'hui, en enregistrant pêle-mêle les sensations, les souvenirs, les imaginations, les désirs, les appréhensions, les intuitions et les prévisions, ou même selon l'expression d'André Breton, des prophéties, même si usant de certains mots ils refusaient de leur donner leur sens religieux, ils n'en ont pas moins servi, comme ils prétendaient le faire, la vérité, car tout ce que la raison humaine peut connaître du vrai ou démasquer du faux, elle ne l'a pas encore, on peut le supposer, connu ni démasqué. Même en représentant des monstres, non pas comme des monstres eux-mêmes, puisqu'ils avaient peur devant leurs inventions, n'ont-ils pas blessé, tels des sculpteurs de gargouilles au moyen-âge les forces mauvaises dont l'équivoque et l'ombre sont les éléments ?

Quoi qu'il en soit, quand ils rejetèrent la ponctuation, ils avaient les meilleures raisons du monde de le faire puisqu'ils s'étaient humiliés au point d'être devenus passagèrement des médiums, ou presque des médiums. Leurs œuvres représentent un pôle dans la littérature dont l'autre pôle serait représenté par les écrits des purs mystiques. De tout cela il me semble pouvoir être déduit qu'en matière de ponctuation, si la raison est gardée, toute liberté doit être donnée au poète ou à l'écrivain.

Lucien MARSAUX